

Paul Nothomb

**« Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité »**

Voici la transcription littérale des déclarations faites le 23 février 1999 par M. Paul Nothomb, l'ancien navigateur-bombardier de l'escadrille André Malraux, à l'occasion de l'hommage rendu à l'Institut Cervantes de Paris au réalisateur de Sierra de Teruel.

Henri Godard : M. Paul Nothomb a été le témoin d'une époque qui n'est pas récente. Il est un participant direct, un compagnon d'arme de Malraux, qui, indirectement, se trouve impliqué dans le film plus qu'aucun d'entre nous. Monsieur Nothomb, vous qui êtes dans l'histoire avant d'être dans sa transposition, pourriez-vous faire part de votre réaction au film, vous qui êtes représenté dans le film et dans le livre, donc vous en tant que témoin de tout premier plan.

Paul Nothomb : Je ne parlerai pas du film, car à ce moment-là j'étais déjà revenu en France, à l'hôpital, avec les derniers combattants de l'escadrille.

J'ai en effet participé à la dernière mission de l'escadrille Malraux, en février 1937, au moment de la chute de Malaga. Nous étions stationnés à Valence et on nous a appelés d'urgence parce que les fascistes venaient de prendre Malaga et il n'y avait aucune résistance devant eux. Nous sommes partis immédiatement à Almería le lendemain matin. Dès le soir de notre arrivée, on a envoyé deux avions sur la route côtière Malaga – Almería. Aux environs de Motril, on a vu tout d'un coup une foule de réfugiés qui marchaient et les fascistes derrière eux, qui marchaient l'arme à la bretelle. Alors, j'ai jeté les bombes sur cette colonne et on est revenu le lendemain matin parce qu'on avait

Paul Nothomb : «*Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité*»

fait ça assez tard. Cette fois-là, nous étions attendus par les Fiat qui étaient au-dessus de la mer. Ils nous ont abattus comme des lapins. On était à deux avions. C'est depuis ce jour-là que je ne peux plus marcher sans me souvenir de la guerre d'Espagne, que je le veuille ou non par ce que je traîne la patte à cause de cela.

Donc, pour moi, l'Espagne a été un grand moment de ma vie et surtout par le fait de ma rencontre avec André Malraux. Là, je voudrais dire, je vais tout à fait dans le sens de Jorge Semprun, Malraux a fait éclater son génie en Espagne. Ce qui frappait dans l'homme, c'était son intelligence, sa lucidité, sa rapidité de réaction, c'était un génie qui avait en même temps la capacité intellectuelle de l'exécution, parce que cette escadrille, il l'a non seulement conçue, mais il l'a réalisée, il l'a conduite où il voulait. J'avais 22 ans en le rencontrant, lui, en avait 35 et je pense que c'était le sommet de sa vie : c'est-à-dire le moment où il était le plus lui-même, parce qu'en même temps il avait une grande idée et il l'a réalisée. On a assez reproché à Malraux d'avoir fabulé au sujet de la révolution chinoise, etc. Ici je peux dire qu'il y a participé et que non seulement il y a participé, mais que cette escadrille, c'est son œuvre et c'est un reflet de sa personne parce que la conception était géniale, l'efficacité était atteinte.

Je vous ai cité l'exemple de mon dernier combat avec l'escadrille, que d'ailleurs j'ai raconté à Malraux, qui en a fait le dernier chapitre de *L'Espoir*, parce qu'il était en Amérique à ce moment-là. Il est venu me voir à l'hôpital de la Glacière, ici à Paris et nous avons passé ensemble un après-midi. C'est moi qui lui ai raconté que cette scène se passait au milieu de la foule de réfugiés.

Pour souligner ce que disait Jorge Semprun, je n'étais pas là au début. Je ne suis arrivé qu'au début septembre. Je n'étais pas là au moment de Medellin et des premiers bombardements de l'escadrille, qui a été extraordinairement efficace parce qu'enfin la rébellion date de juillet et les fascistes ne sont arrivés devant Madrid qu'au début novembre. Ils auraient pu arriver deux mois avant, si on n'avait pas fait ce retardement qui ne pouvait être fait que par l'aviation à ce moment-là puisqu'il n'y avait pas d'armée républicaine. Eh bien, ce dernier raid de l'escadrille est une autre preuve de l'efficacité d'un avion dans une guerre civile. Nous étions à deux avions. Nous avons bombardé cette colonne, je ne sais pas avec quel résultat. Toujours est-il que jusqu'à la fin de la guerre le front est resté là, à Motril. Donc en février 37, deux avions de

*Paul Nothomb : « Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité »*

l'escadrille «España», qui s'appelait alors «André Malraux», ont réussi à arrêter la colonne des fascistes qui n'avaient aucune résistance devant eux et le front est resté pendant deux ans à cet endroit-là. Ils ne sont jamais arrivés à Almería avant la fin de la guerre. Donc vous voyez l'extraordinaire efficacité de cette escadrille ; c'était vraiment dérisoire comme rapport de forces et malgré tout ça a été décisif sur ce front-là.

Je vais encore vous dire quelque chose qui souligne le génie stratégique de Malraux et ce génie humain parce que c'était un homme qui n'avait pas peur de faire des choses qui, à première vue, pouvaient ne pas être très bien comprises. Qu'est-ce qu'il a pensé ? Il faut des avions pour arrêter les colonnes qui montent, les Maures et le Tercio qui montaient d'Afrique du Nord, les arrêter, mais par qui ? On peut avoir des avions. Ca se trouve encore. Surtout il y avait Pierre Cot au gouvernement français. On pouvait même en acheter un peu partout, mais des pilotes, des pilotes révolutionnaires, ça ne se trouve pas. Moi-même, je n'étais pas pilote. J'ai été dans l'aviation belge pendant deux ans. Je n'y étais pas assez longtemps pour être pilote, parce qu'à ce moment-là, quand on arrivait comme officier, sorti de l'école militaire comme moi, on commençait par être navigateur observateur, on devait être pilote à la fin. J'avais une petite expérience et c'est d'ailleurs à ce titre-là que j'ai pu partir. Parce que j'étais communiste, et le Parti m'avait interdit de partir avant d'avoir reçu l'autorisation. Parce qu'en tant que spécialiste ils n'ont laissé partir que quelques personnes et c'est ce qui explique que je n'ai pu arriver qu'au début septembre. Malraux, qui était déjà à Madrid, s'est dit en juillet et en août : « C'est très bien des avions, mais il faut des pilotes. » Des pilotes révolutionnaires, ça n'existait pas. Il fallait des exceptions. Il y en avait bien quelques-uns, mais cela pouvait être considéré comme des exceptions infimes. Les types n'avaient plus d'entraînement. Qu'a fait à ce moment-là, Malraux ? Trop long à vous raconter. Il a décidé d'engager des mercenaires. Cela peut paraître évidemment effrayant de la part d'un révolutionnaire d'engager des mercenaires, mais il a dit : « Il vaut mieux engager des mercenaires en les payant très cher que de casser des avions. Des avions on n'en a pas assez. Un révolutionnaire qui va casser un avion est moins intéressant qu'un mercenaire qui va le préserver et qui jettera les bombes sur l'objectif. » Et donc nous avons eu la première phase de l'escadrille España qui s'appelait « España » parce que nous étions des étrangers et qui s'est appelé par la suite « André Malraux » quand nous sommes entrés dans l'aviation espagnole, c'est-à-dire à

Paul Nothomb : «*Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité*»

la fin novembre. Un certain nombre de pilotes de cette escadrille étaient des mercenaires. Je ne dis pas que ces gens seraient allés chez Franco si on les avait payés autant, ils avaient des sympathies de gauche, mais c'était des gens qui venaient tout de même parce qu'ils étaient bien payés. Ils étaient plus ou moins des aventuriers et je salue le génie de Malraux parce que c'était quelque chose qu'on pouvait lui reprocher : qu'un révolutionnaire engage des mercenaires, mais c'était là le seul moyen efficaces d'empêcher les fascistes d'avancer sur Madrid et je crois que ça, c'est le courage intellectuel qui doit être souligné, parce que dans la légende, on efface ce genre de détail. Moi, je trouve que c'est à son honneur parce qu'il fallait avoir du culot, il fallait l'intelligence et le courage de Malraux de faire ce geste qui était d'efficacité.

Cette escadrille, c'est non seulement lui qui l'a conçue, réalisée, qui l'a fait marcher, mais elle n'existait que par lui. Parce que c'est une formation militaire comme il n'y en a jamais eu dans l'histoire de toutes les guerres, j'ose le dire. C'était une unité dans laquelle aucune discipline rigide ne régnait. Non, il n'y avait aucune discipline, aucune sanction n'était appliquée. La seule sanction que l'on pouvait encourir c'était de retourner en France par le premier avion. Le déserteur, celui qui voulait désertir, on lui disait : «Allez-y ! On vous donne un avion, partez ! » C'était notre terreur d'être renvoyé en France, mais aucune discipline, je vous le dis, on n'y donnait aucun ordre, ça n'existait pas. C'était camarade Malraux. Il suffisait qu'il dise et tout le monde marchait, y compris les anarchistes qui se trouvaient parmi nous. Tout le monde était subjugué par lui. Il faut dire qu'il avait une présence extraordinaire.

Quand il est parti à un moment en Amérique, c'était après la bataille de Madrid, après le renvoi des mercenaires (je vous renvoie aux passages de *L'Espoir*), Malraux n'étant plus là, on nous intègre dans l'aviation espagnole, on nous dit qu'il faut porter des uniformes alors que jusque – là on s'habillait tous en bandits mexicains, avec des foulards et des trucs très amusants, mais enfin ça montrait notre spécificité. On ne voulait pas être militaires. La plupart des gens qui se trouvaient là étaient des antimilitaristes, même moi qui étais militaire professionnel, enfin ça serait trop long à vous raconter... C'était à cause d'une suite de circonstances. Quand nous avons dû entrer dans l'aviation espagnole, lui absent, moi j'étais commissaire politique de l'escadrille. On m'avait nommé là avec un titre ronflant parce qu'il fallait à ce moment-

*Paul Nothomb : « Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité »*

là donner toutes sortes de grades et de titres aux gens pour entrer dans cette espèce de hiérarchie. On m'a nommé commissaire politique parce que c'était moi qui étais en rapport avec le ministère de l'air et toute l'escadrille, en l'absence de Malraux, a demandé à ce qu'on prenne le nom de l'«Escadrille André Malraux», puisque «España» ne voulait plus rien dire à partir du moment où nous étions intégrés à l'armée espagnole. Dans l'armée espagnole il faut être une escadrille qui porte un nom qui ne soit pas celui du pays. C'est moi qui suis allé trouver le commandant espagnol Hidalgo de Cisneros, qui après a dit des horreurs sur l'escadrille, mais qui, à ce moment-là, était bien content de l'avoir et qui m'a donné son accord pour que l'escadrille s'appelle l'Escadrille André Malraux. J'ai toujours les photos de l'autocar sur lequel est inscrit « Escadrille André Malraux ». C'a été la surprise d'André Malraux, en revenant d'Amérique, lorsqu'il a vu que nous avions pris la décision à sa place. De même en l'absence d'André Malraux, cette escadrille marchait au nom d'André Malraux. C'est tout à fait unique, c'est la seule unité militaire, peut-être dans l'histoire de l'humanité, qui marchait sans d'autre sanction que le fait que Malraux exerçait sur nous une influence.

Il faut dire qu'il était célèbre à ce moment-là. Je l'avais vu la première fois à Bruxelles, au cours d'un meeting qu'il venait faire avec André Gide. André Gide, qui était dans la salle et à qui le président demandait de monter sur la scène a dit : « Pas du tout, moi, je veux écouter André Malraux, je veux le voir en face, pas à côté. » Il était complètement sidéré par Malraux. Je me rappelle très bien cette réunion. C'était à Bruxelles, avec des ouvriers belges qui ne sont pas spécialement rapides d'esprit, mais qui étaient emballés par Malraux. Malraux marchait sur la scène de long en large. Quelqu'un l'a comparé à Bonaparte au pont d'Arcole. Il enflammait les foules. C'était un tribun extraordinaire. Je ne pensais pas du tout que quelques mois après j'allais le retrouver, parce que je suis parti en Espagne sans savoir que j'allais avoir André Malraux comme chef. C'est ce qui a constitué une chance extraordinaire. Je suis arrivé à l'Hôtel Florida le 5 ou le 6 septembre 1936 et on m'a dit : « Le commandant de l'escadrille t'attend. » Parce que c'était le tutoiement général, c'était « Camarade ». Il n'y avait pas de grade, ni rien qui y ressemble. Et je suis descendu à la cave. Il avait son P.C. dans la cave de l'Hôtel Florida. Evidemment j'ai reconnu tout de suite André Malraux. J'étais tout de suite aux anges, tout à fait ravi de cette chance extraordinaire de mon existence. Je dois dire que c'est un des grands moments et j'ai eu l'occasion, jusqu'au mois de février, de

*Paul Nothomb : « Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité »*

beaucoup le fréquenter et de le voir parce qu'en fait c'était moi qui faisais la liaison entre l'escadrille et le ministère de l'air espagnol. J'ai participé à pas mal de raids, mais surtout aux derniers dont celui de Malaga dont je vous ai parlé. Et j'ai fait plusieurs vols avec Malraux au-dessus de Teruel. Nous avons traversé ensemble les barrages de D.C.A. et ce sont de grands moments qui font des liens très puissants entre les gens, des moments de fraternité. Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité, qui élevait l'homme dans sa dignité.

Je me rappelle sa première phrase quand je l'ai revu après la guerre. Nous étions séparés, puisque moi j'étais en Belgique. Je l'ai revu et il voulait m'expliquer sa conversation, si l'on peut dire, au gaullisme. Il m'a dit : « Le seul inconvénient du général de Gaulle, c'est qu'il n'a jamais dîné avec un plombier. » Eh bien lui, je vous l'ai dit, il a dîné avec des plombiers parce que le personnel de l'escadrille, à part quelques-uns, quelques intellectuels comme moi, c'était des mécaniciens des usines d'aviation de la région parisienne, parmi ces gens quelques militaires et puis avec l'arrivée des Brigades internationales, on a pu recruter des gens qui avaient une expérience de pilote et reconstituer une escadrille entièrement composée de volontaires. Ce n'est pas parce qu'il s'appelait André Malraux qu'il ne savait pas parler à un plombier et à n'importe qui, parce qu'il respectait les gens et il les inspirait tellement que personne ne songeait à le contredire et à désobéir. Ce terme m'écorche la bouche parce qu'il n'était pas question d'obéissance à proprement parler avec Malraux. C'était la discipline tout simplement et purement volontaire et accomplie parce qu'on partageait tous les mêmes idées : nous étions à la grande époque du Front populaire, une époque exaltante à ce moment-là, même si elle a laissé des suites amères parfois, mais c'était un grand moment et je l'ai vécu.

Donc, en réalité, je suis, comme le rappelait Jorge Semprun, un témoin. Il y a dix ans, il organisait ici un colloque sur « Malraux et l'Espagne ». On m'a demandé d'intervenir. Mon premier mot a été : « Je parle comme survivant. » Il y a dix ans. Voyez ce que je devrais dire maintenant. Je ne pense pas qu'il reste beaucoup de gens de l'escadrille comme moi. S'il y a encore des gens de l'escadrille, j'aimerais qu'ils se manifestent, j'aimerais les voir étant donné que j'étais à peu près le plus jeune de l'escadrille. Nous nous sommes malheureusement perdus de vue.

*Paul Nothomb : « Malraux était quelqu'un qui suscitait la fraternité,
qui élevait l'homme dans sa dignité »*

Henri Godard : Laissez-nous vous dire notre émotion à tous, je pense, qui sommes ici, qui sommes des lecteurs et des admirateurs du livre, qui l'avons lu et relu, du contact direct que vous nous donnez avec cette réalité d'où le livre est sorti.